

Le retour du loup dans les médias...

Marc LITS

Observatoire du récit médiatique
Université catholique de Louvain
lits@reci.ucl.ac.be

« De Mende, le 29 décembre 1764.
La Bête Féroce dont on a déjà parlé dans les papiers publics, il y a quelques tems, après avoir porté l'effroy et causé les ravages dans plusieurs provinces, est depuis quelques tems dans la nôtre. On la vit il y a peu de jours à dix lieues d'ici auprès de Saint Flour et elle est actuellement dans nos environs. Elle a dévoré avant hier une petite fille qui gardait des bestiaux à une lieue d'ici. Un détachement de dragons a été pendant six semaines à sa poursuite sans pouvoir la rencontrer. La province propose une récompense de 3000 livres pour quiconque tuera cet animal, mais personne n'a encore pu trouver le moment de l'attaquer » (Gazette de France, 14 janvier 1765)¹

L'une des fonctions assignées aux récits mythiques consistait (consiste encore !) à proposer une explication aux phénomènes inquiétants, et donc à résoudre une angoisse latente. Pourquoi le soleil disparaît-il tous les soirs ? Qu'y a-t-il au fond du noir de la nuit ? Que deviennent les esprits des morts ? Autant de questions auxquelles la pensée pré-scientifique ne pouvait apporter de réponse précise ; autant d'interrogations qui nous hantent encore et qui ne seront jamais résolues. Pour combler ce manque, ce vide générateur d'angoisse existentielle, l'homme, cet animal doué d'imagination, s'est mis à raconter des histoires. Mythes, légendes, contes et récits fabuleux lui ont permis de conjurer sa peur et de donner un sens à son existence comme à celle de son groupe social. Mais ce mythe, nous ne le

connaissions aujourd'hui qu'au travers des récits qui nous sont relatés par une série d'intermédiaires mythographes ou mythologues. S'installe donc très rapidement un processus de transmission médiatique, dans lequel un questionnement originel se résout dans la récitation collective d'une histoire à dimension sacrée.

La peur à travers les médias

La peur a toujours été là et a toujours été narrativisée pour être tant soit peu maîtrisée. Le rôle que les mythes ont joué dans les temps précédant l'histoire et la rationalité, la littérature le jouera ultérieurement à travers les traditions orales, le conte de fées, le roman fantastique ou policier. Le petit enfant qui écoute les histoires du grand méchant loup ou le lecteur de romans policiers trouvent dans ces histoires imaginaires des réminiscences des angoisses ancestrales et des réponses au grand jeu de la vie et de la mort. Avançons l'hypothèse qu'aujourd'hui, le rôle joué jusqu'il y a peu par la littérature est complété, voire remplacé par les médias. Ce sont eux, désormais, qui nous font découvrir, à travers leurs mises en récit, les histoires du monde grâce auxquelles nous donnons sens à notre existence. C'est ainsi que lorsque le quotidien belge *Le Soir* veut évoquer le premier anniversaire de la découverte des corps des petites Julie et Mélissa, les victimes du « prédateur » Marc Dutroux, le 14 août 1997, il choisit simplement de présenter un dessin de son caricaturiste Royer où l'on voit un homme lié à sa fille, terrorisée au fond de son lit, les phrases suivantes « *"Ma mère-grand, que vous avez de grandes dents" – "C'est pour te manger !" Et, en disant ces mots, le méchant loup se jeta sur le petit chapeau rouge et le mangea.* » Et le dessin est complété par la moralité de Perrault où celui-ci rappelle bien combien il est dangereux pour les jeunes filles de suivre toutes sortes de loups, surtout les plus doucereux qui sont les plus dangereux. Tout autre commentaire semblait superflu.

Les médias construisent désormais les récits organisateurs de la société et apparaissent, dès lors, comme le « berceau » des grands récits de notre temps. C'est donc à travers eux que passent les grandes interrogations de notre époque : la peur du sida, l'agitation des *schooligans*, les images de mort violente, comme de mort des proches, de conflits armés en Afrique. Toute la violence latente dans ces événements, il faut la dire pour la supporter, et la presse assume désormais ce rôle social de catalyse, particulièrement dans les pages de faits divers². Si nous acceptons aussi le postulat selon lequel la peur émerge d'un fond

anxiogène plus diffus, nous pouvons comprendre pourquoi les médias contemporains réactivent notre ancienne peur du loup, ce mythe qui traverse l'Occident depuis des siècles.

L'extrait de la *Gazette de France*, placé en exergue de cette réflexion, vise à montrer que l'exploitation de la peur n'est pas le propre de notre époque, mais est un vieux ressort journalistique, sans doute aussi vieux que la presse elle-même. Dès lors, quand les loups reviennent en Europe occidentale, par la voie de migrations naturelles ou grâce à des réimplantations dans des parcs naturels, cet événement qui peut sembler anecdotique va acquérir une place importante dans les médias. Une place qu'on peut juger disproportionnée en regard de sa valeur informative, mais qui s'explique parce que cet événement renvoie à des croyances et légendes anciennes, et qu'il réactive des angoisses inscrites dans notre mémoire collective. Le loup nous a fait souffrir durant des siècles, sinon dans la réalité, puisqu'il s'attaque peu à l'homme, au moins dans nos représentations. Cette figure d'ogre dévorant hante nos souvenirs d'enfance, cristallisée dans l'histoire du *Petit chaperon rouge* que Perrault publia en 1697, en reprenant des contes oraux très anciens, eux-mêmes issus d'un fonds indo-européen immémorial. Elle fait aujourd'hui recette dans les médias, non seulement dans les informations régionales ou la rubrique des faits divers, mais sur de pleines pages du *Monde* ou dans les soirées thématiques d'Arte.

En première page du *Monde*, le 15 septembre 1998, ce titre aussi bref que symptomatique du renvoi aux peurs ancestrales (à travers le rappel du refrain d'une comptine faisant écho au conte de Perrault) : « *Loup, y es-tu ?* » Il annonce un article plus détaillé, en pages intérieures, titré de manière plus descriptive cette fois : « *Le loup revient dans l'ensemble du massif alpin* ». Cet article, qui en relaye un premier publié le 1^{er} septembre 1997, aborde la question en mêlant sans cesse trois aspects qui reviennent dans tous les articles relatifs à ce type d'événement. D'abord la question de l'identification du prédateur. Les traces sont souvent relevées a posteriori, quand des moutons sont retrouvés égorgés, mais rares sont les témoins qui peuvent confirmer que le tueur est bien un loup, quand de nombreux chiens errants courent dans les campagnes et que ces animaux n'ont été aperçus que de loin, à la jumelle, au soir tombant. Le loup reste donc cet animal insaisissable, à l'identité mal définie, tantôt rapproché du chien sauvage, tantôt renvoyé à une figure plus monstrueuse, voire plus fantasmagorique, comme c'est aussi le cas dans *Le pacte des loups*, le film de Christophe Gans réalisé en 2001, où cette identité ambiguë de la bête traverse presque tout le film. Néanmoins, si les experts hésitent (« *On croit avoir affaire à un lynx, mais deux experts*

estiment cette hypothèse peu probable. Ils ne peuvent toutefois pas trancher entre chien et loup »), la présence de loups en Italie, dans le Mercantour et en Suisse est finalement attestée par des témoignages visuels crédibles, des images de vidéastes amateurs, comme on en trouve dans les reportages du magazine « Envoyé spécial » n°205 diffusé sur France 2 le 16 mars 1995, et de la soirée thématique d'Arte du 12 mars 1995.

Faits ou légendes ?

La thématique centrale tourne ensuite autour de questions de type écologique (ce qui mériterait une étude en soi, puisque cela révèle combien les faits divers montrent des tendances lourdes de la société, tant dans la sélection de certains faits qui font l'objet d'une surmédiatisation que dans l'accent mis sur des aspects particuliers de l'événement). Le retour des loups est contextualisé par rapport à deux questions centrales : la gestion de zones rurales désertées par les paysans ; la biodiversité et le respect d'une nature « originelle », voire la restauration d'un équilibre écologique ancien, souvent mythifié. On s'interroge donc sur le risque que les loups font courir aux troupeaux de moutons, voire aux promeneurs isolés, sur la gestion de leur nombre croissant, sur leur contingentement dans des parcs naturels, sur l'opportunité (ou la légitimité) de les tuer quand ils deviennent trop nuisibles. Experts du monde vétérinaire, ingénieurs des Eaux et Forêts et représentants du monde agricole sont sollicités pour aborder la question de la coexistence de l'homme, des élevages et de ce prédateur dans un paysage rural en recomposition, où le discours écologiste a aussi modifié le regard des uns et des autres.

Mais au-delà de ces aspects de gestion environnementale, la dimension fantasmatique émerge sans arrêt, dressant une toile de fond intriquant légendes, rumeurs, croyances immémoriales et peurs irraisonnées. Le reportage d'« Envoyé spécial » de 1995 commence par un titre qui s'écrit à la plume d'oie sur un parchemin, rappel explicite aux contes anciens, auxquels référence est aussi faite dans le commentaire en off. D'emblée, le magazine s'inscrit dans cette filiation légendaire qui donne ainsi un cadre de lecture à toutes les séquences suivantes. L'article du *Monde* déjà cité se situe dans le même contexte quand on y déclare : « Comme chaque fois qu'il est question du loup en France, – à chaque peuple son imaginaire, le petit chaperon rouge d'un côté des Alpes, Romulus et Remus de l'autre –, les hostilités se sont ravivées. » Il n'est dès lors pas surprenant

de trouver des intertitres aussi spectaculaires que « *Le sang coulait encore* », dans une tonalité peu courante pour ce quotidien.

Cependant, contrairement aux affirmations du journaliste qui fait de cette peur du loup une particularité française, cette fantasmagorie est partagée par l'ensemble des médias européens. Si la chaîne Arte peut encore être située dans le périmètre français, la presse belge n'est pas en reste. « *Loup ou chien : la bête qui terrorise la Flandre* », titre en Une le quotidien populaire *La Dernière Heure* du 19 décembre 2000, photo de mouton égorgé à l'appui. Un article intérieur titré « *Une haine séculaire* » revient sur « *les légendes* » hantant « *l'imaginaire collectif* », pour les démonter, en rappelant que le loup est un « *docteur de la nature [...] dont les mœurs forcent l'admiration* ». En Espagne, *El País* relève, en mai 2000, que « *la population des loups s'accroît nettement depuis 30 ans* », ce que confirme la revue *Rondo Iberia* en 2002, quand elle titre sur « *El lobo reconquista España* ». Tous les quotidiens suisses d'août 2000 sont remplis d'articles sur la chasse au loup tueur de moutons et de cabris. *Le Nouvelliste* du 26 août 2000 consacre toute sa Une à « *La mort du loup* », avec deux photos du loup abattu dans le val d'Hérens, après avoir dévoré « *près de cinq cents mammifères* ». Mais le problème n'est pas résolu pour autant : « *Au tour maintenant du loup de Tourtemagne dont la tête est, depuis peu, elle aussi mise à prix.* » Cette déclaration virile est illustrée de deux clichés symptomatiques ; le premier présente la photo classique des chasseurs (quatre gardes-chasse) agenouillés et posant devant le trophée étendu à leurs pieds ; l'autre est un dessin montrant cinq soldats suisses casqués et armés fichant avec peine un drapeau suisse dans le ventre du loup. C'est sans doute partiellement ironique, même si l'article qui le jouxte est intitulé « *Coriace la bête !* » Une autre caricature de Clavia est plus critique : une vache suisse soulève la dépouille du loup, lequel déclare « *Le loup est mort !* », juste derrière des personnages de contes et de dessins animés (le petit chaperon rouge, une chèvre de Monsieur Seguin, un mouton, deux personnages de Tex Avery) pleurant à chaudes larmes en disant : « *Et nous... Qu'est-ce qu'on va devenir !?!* » En janvier et février 2001, des articles relatent la traque de loups en Norvège, et des articles similaires se retrouvent en Italie, en Espagne comme dans la plupart des pays européens.

Ce qui est symptomatique aussi de cette peur primitive qui traverse tous ces articles de presse, c'est, d'une part, les récurrences dans le traitement, de l'autre, leur écho médiatique, loin au-delà de la sphère géographique couverte pour des faits divers d'importance similaire. D'un article à l'autre, les trois thématiques que nous avons identifiées se retrouvent présentes, même si les politiques de gestion destinées à

endiguer les carnages d'ovins sont variables d'un État à l'autre, allant de la protection contrôlée du loup à son éradication par des gardes-chasse ou des gendarmes. Mais partout, les références aux croyances anciennes, aux légendes, aux peurs ancestrales sont rappelées, comme si cet arrière-fond était commun à tout le territoire européen, et toujours bien ancré dans les mémoires des individus, qu'ils soient ruraux ou urbains. Le plus révélateur dans ces articles, en fin de compte, c'est que le fait divers ne peut exister, dans ce cas de figure, qu'en continuité avec ces histoires anciennes, qu'il ne fait que raviver

C'est pourquoi ces événements, souvent mineurs (il est bien sûr délicat de mesurer l'ampleur d'un fait par rapport à d'autres et donc de déterminer dans quelle mesure il serait trop développé médiatiquement en comparaison avec des faits d'importance égale, moins couverts ou négligés par les médias !) jouissent d'un impact qui excède largement la zone de chalandise du journal qui y fait écho, particulièrement dans les quotidiens régionaux et populaires où la page des faits divers est souvent centrée sur des événements très localisés. C'est le quotidien belge *Le Soir* qui parle de la chasse aux loups en Norvège, comme il a couvert la traque du loup dans les Vosges. Plus fort encore, à intervalles réguliers (16 mars 2000, 23 novembre 2000, 5 mars 2001, par exemple), il consacre des articles à un non-événement quand il évoque la non-présence de loups dans les contrées belges. C'est parfois à l'occasion d'une exposition justement intitulée « *Traces de loups* », où il évoque les indices de loups dans les armoiries de certaines localités, des toponymes (la ville de La Louvière), des noms de rues, pour se résoudre à signaler les réserves animalières où sont parqués des loups en captivité. L'impossible proximité géographique est alors compensée par une proximité historique. Sous le titre « *Quand fut abattu le dernier animal ?* », *Le Soir* replonge dans ses archives pour reprendre un article de 1929 évoquant les ravages de loups dans ces régions, malgré la chasse que leur avait faite en son temps le roi Léopold 1^{er}.

Enfin, dernière trace de ce succès médiatique, le nombre de dossiers sur « *Le loup en Europe* » (*Le Soir*, 6 juillet 1996), « *Loup, où es-tu ?* » (*Imagine*, mars 2000) ou « *Le loup est de retour* » (*Le Soir*, 27 juillet 2001) qui paraissent dans des magazines ou des suppléments de quotidiens, signe que le thème reste porteur (et de manière significative durant les mois d'été, périodes creuses propices aux sujets intemporels, mais accrocheurs). Pour être complet, il faudrait bien sûr aussi relever les occurrences du fait divers dans la fiction, que ce soit dans les romans, les films ou les bandes dessinées, mais l'inventaire en est immense. Cependant, il est certain que l'imaginaire collectif se nourrit autant des faits divers plus ou moins

fantasmés que des fictions dérivées de ceux-ci. La bête du Gévaudan, mentionnée ici en ouverture, a suscité des centaines d'études historiques, d'essais, de romans jusqu'au film de Ganz. Les bêtes dévoratrices traversent le genre policier, et plus encore le fantastique, depuis le chien des Baskerville saisi par Arthur Conan Doyle. La réintroduction des loups dans le Mercantour a inspiré *L'homme à l'envers* de Fred Vargas (V. Hamy, 1999, trophée du meilleur roman policier francophone). Du *Miracle des loups* de André Hunebelle (1960) à *Danse avec les loups* de Kevin Costner (1990) ou *Wolf* de Mike Nichols avec Jack Nicholson (1994), le loup a une place de choix dans le cinéma, comme en bande dessinée (par exemple le superbe *Lova* de Jean-Claude Servais, Dupuis, coll. Aire libre). Et il faudrait encore inventorier les publicités où le loup joue à la fois le rôle du prédateur (même décalé, à la suite de son traitement par Tex Avery) et du retour aux sources naturelles (publicité télévisée pour l'eau Valvert).

Un loup fantasmatique

Pour expliquer cette fascination du loup dans l'imaginaire occidental, de nombreuses explications ont été fournies. L'homme aux loups est une des figures fondatrices de la psychanalyse freudienne³. On se souvient que ce sobriquet fut attribué à un des patients de Freud, maniaco-dépressif dont les névroses, selon son analyste, trouvaient leur origine dans la vie sexuelle infantile, dévoilée dans ce rêve où le patient avait vu, petit enfant, plusieurs loups blancs à grande queue de renard dans un arbre face à sa chambre. Pour Freud, cette scène renvoyait directement à la scène primitive du coït parental, observée par le petit enfant, confronté ainsi à la figure du père et à son sexe en érection. La figure du loup est ainsi associée à des représentations de castration, de soumission, de forclusion, renforçant la perception négative du loup dans notre imaginaire collectif.

Semblable construction imaginaire se retrouve aussi dans la figure du loup-garou, qui hante les récits anciens comme les fictions contemporaines, dans un mélange de fascination et de rejet, peut-être parce que nous y retrouvons inconsciemment nos propres pulsions inavouées. Si le loup reste dans le registre animal, masquant parfois un être humain démoniaque, comme dans le conte de Perrault ou la représentation de Marc Dutroux, il peut être rendu plus proche de l'homme quand il est saisi dans la figure autrement inquiétante du loup-garou, mi-animal et mi-humain. C'est en tout cas l'hypothèse de Denis Duclos, quand il analyse le phénomène des *serial killers* américains, à travers les faits divers et les fictions qui s'en inspirent. Pour lui, la société

américaine (c'est sans doute différent en Europe, même si les tueurs en série s'y multiplient ces dernières années) est fondée sur la croyance en l'animalité et en la barbarie fondamentale de l'être humain que seule une répression civilisatrice forte parvient à contenir. En chacun de nous sommeillerait un loup-garou, et le phénomène des *serial killers* révélerait le manque, la défaillance et le désespoir d'une société en quête de références et de valeurs. Il faudrait donc « *compenser l'effet de série par un effet de présence, par le patient tissage d'un espace narratif* ». Le récit de faits divers contribuerait ainsi à exorciser notre peur de la violence, mais aussi notre peur d'y succomber un jour. Et chaque période sécréterait des figures emblématiques de ses angoisses. Le *serial killer* américain, fréquent dans les faits divers, repris dans des essais journalistiques retraçant le parcours de certains de ces tueurs, popularisé par des *best-sellers* comme *Le silence des agneaux*, a aujourd'hui gagné la vieille Europe où les faits divers mettant en scène des tueurs en série se multiplient au moment où des essais comme ceux de Stéphane Bougoin⁵ font recette dans les librairies.

À nouveau, la dimension fantasmagique de ces figures se révèle dans leur traitement journalistique qui mêle, assez curieusement, les faits attestés et des interprétations tirant ces événements dans un registre esthétique ou fictionnel. C'est ainsi, à titre d'exemple, que trois crimes de jeunes filles commis à Perpignan en 1997 et 1998 sont rattachés à l'univers pictural de Salvador Dali, parce que la gare de Perpignan serait le lieu commun à ces trois meurtres, et que celle-ci était également le centre de l'univers mortifère du peintre. Cela amène le *Sunday Telegraph* à écrire : « *L'esprit de Salvador Dali, ce peintre surréaliste au génie macabre, plane sur les morts mystérieuses de deux, ou peut-être trois jeunes femmes dans le sud de la France. [...] Son Spectre du sex-appeal, un chef-d'œuvre de 1934, montre un corps de femme nue sans tête et auquel il manque une main. En privé, la police française admet aujourd'hui qu'elle étudie ce tableau et d'autres pour déterminer s'ils peuvent avoir inspiré le tueur.* » Le fait divers s'inscrit ainsi très régulièrement dans un contexte fictionnel, bien avant que des écrivains ou des cinéastes ne s'emparent de ces histoires fortes pour en faire la matrice de leurs créations personnelles. Comme si la charge émotionnelle de ces événements ne pouvait être prise en compte que par la médiation de la fiction.

Le retour du loup, la fascination devant le *serial killer*, réincarnation contemporaine du loup-garou, ne peuvent pleinement se comprendre sans une interrogation fondamentale sur notre rapport toujours complexe et paradoxal à la mort. « *C'est parce que nous vivons de mort lente, dit Jean Baudrillard, que nous rêvons de mort violente.* » Ce jugement, dont on peut

discuter la radicalité, apporte cependant une explication à la fascination du public, à *notre* fascination, devant certaines images atroces véhiculées par les faits divers. Sans cesse confrontés au sens de l'existence et aux questions de notre finitude, nous cherchons toujours à fuir la mort, mais en étant attirés par elle, et par son cortège de peurs. C'est cela que nous disent ces images médiatiques, c'est leur force fascinante, et elles n'existent que parce que nous les réclamons.

Ainsi la boucle est-elle bouclée entre les trois maillons de la chaîne : une peur latente sans cesse réactivée, des médias qui exploitent (commerciallement, symboliquement, cathartiquement, à chacun d'en juger) ce fonds immémorial, un public qui à la fois veut et ne veut pas être confronté à ce qui le remplit d'effroi. Il n'est pas question pour nous de juger cette relation triangulaire, mais plutôt d'en comprendre les mécanismes, pour essayer de vivre avec eux, et d'éviter les dérives auxquelles ces situations limites (parce que s'y joue le grand jeu de la vie et de la mort) risquent de conduire, dans la réalité comme dans le traitement journalistique de cette réalité ■

Notes

1. Cité dans G. CARBONE (1991), *La peur du loup*, Paris, Gallimard, coll. « Découverte Gallimard/Histoires naturelles ».
2. Cf. A. DUBIED & M. LITS (1999), *Le fait divers*, Paris, P.U.F., coll. « Que sais-je ? », n°3479.
3. Cf. C. GINZBURG (1989), « Freud, l'homme aux loups et les loups-garous », *Mythes, emblèmes, traces. Morphologie et histoire*, Paris, Flammarion, pp.209-221.
4. D. DUCLOS (1994), *Le complexe du loup-garou. La fascination de la violence dans la culture américaine*, Paris, La Découverte (Essais), p.268.
5. Cf., par exemple, S. BOURGOIN (2001), *13 nouveaux serial killers, Manitoba* ; (2003), *Serials killers*, Grasset ; (2003) *Les serial killers sont parmi nous*, Albin Michel.
6. S. LOWRY (2000), « Salvador Dali a-t-il inspiré un tueur en série ? », *The Sunday Telegraph*, traduit dans *Courrier International*, n°485, 17-23 février 00, p.11.
7. J. BAUDRILLARD (1976), *L'échange symbolique et la mort*, Paris, Gallimard, p.73.

LE RETOUR DU LOUP DANS LES MÉDIAS...